

## INTRODUCTION

*En présentant La sagesse dans le sang au public français, je ne me dissimule pas l'étendue de ma responsabilité ni les risques auxquels j'expose Miss Flannery O'Connor. Il ne s'agit pas, en effet, d'un ouvrage où de simples innovations de technique menaceraient de rebuter les lecteurs enclins à la paresse. Nulles audaces n'y pourraient effaroucher les prudes. Le récit est nerveux, mené bon train ; l'horreur s'y mêle agréablement au comique, et l'inattendu tient sans cesse l'esprit en éveil. L'ennui, par suite, n'est pas à craindre. Le danger est ailleurs, dans la nature même du sujet, et le lecteur français serait d'autant plus excusable de se méprendre sur la signification de La sagesse dans le sang qu'il ignore tout – ou à peu près – du milieu dans lequel se déroule cette étrange histoire. En effet, les évangélistes, faune toujours burlesque, parfois tragique et souvent dangereuse, ne figurent pas dans notre cheptel national ; aussi, certains lecteurs seront-ils tentés de crier à l'in vraisemblance et, peut-être même, de prêter à Flannery O'Connor des intentions sacrilèges et blasphématoires qu'elle n'a pas. Car Miss O'Connor est profondément religieuse, classée déjà, dans son pays, à côté de J. H. Powers, parmi les romanciers catholiques. Or, c'est justement parce qu'elle a été élevée dans le respect de l'inflexible autorité de l'Église de Rome qu'elle ne badine pas avec l'orthodoxie et qu'elle ne peut voir sans indignation, amusement et quelque pitié, les extravagances auxquelles peut conduire l'utilisation sans frein ni contrôle de la parole de Dieu. Née et habitant encore en Géorgie, elle se trouve en plein rayon d'action des prédicateurs itinérants, car c'est surtout dans les États du Sud que la vermine évangéliste pullule – et sous ses aspects les moins reluisants. Les grandes vedettes préfèrent les régions où abondent les villes importantes et les dollars – Nord, Est, Middle West. Dans l'Ouest, la Californie est leur terre d'élection.*

*Les évangélistes, qui apparurent avec les premiers pionniers, sont des hommes et des femmes qui vont prêchant à travers villes et campagnes sous le prétexte de ramener à Dieu les incroyants et de rétablir sur la terre le règne de la vertu. Certains vagabondent jusqu'à leur mort ; d'autres, lassés des pérégrinations, s'établissent pasteurs d'un temple quelconque car ils ont toujours, au cours de leurs voyages, trouvé un compère obligé pour leur conférer l'ordination. Ils deviennent alors « Révérends », ce qui les pose dans la société. Mais il arrive que leurs paroissiens aient d'étranges surprises et voient, un beau jour, leur pasteur échanger sa Bible contre des menottes. Les évangélistes pourraient aisément se défendre en arguant qu'ils ne sont pas les seuls à décevoir ainsi leurs ouailles. En février 1957, pour ne citer qu'un exemple, les agents du F.B.I. découvrirent que, sous le nom de Dean Barton, pasteur de la Christian Church d'Elmdale (Kansas), se cachait, depuis neuf mois, un certain Calvin Laskey qui avait eu maille à partir avec la justice dès l'âge de quatorze ans. Arrêté, en 1935, comme faussaire, il passa quelque temps dans un asile d'aliénés, s'en échappa, fut arrêté pour vol en Arizona et dans le Minnesota, s'évada d'une prison de Boston en 1945, après avoir été porté, déserteur dans deux armées, la canadienne et l'américaine. « Le meilleur prédicateur que nous ayons jamais eu », soupira une vieille dame de quatre-vingt-huit ans en regardant son guide spirituel s'éloigner entre deux gendarmes(1). Il ne se passe guère de mois sans que les journaux américains publient quelque aventure de ce genre.*

*Les évangélistes forment une véritable société qui, comme toute société organisée, possède sa noblesse, sa bourgeoisie, ses pauvres et ses gangsters. Aujourd'hui, la noblesse se fait rare. Billy Graham, le plus récent des évangélistes de haut vol, est bien petit garçon auprès de ses devanciers immédiats, Billy Sunday et Aimée Semple McPherson, mais le menu fretin abonde et, de même que, pour se lancer dans les carrières criminelles, il n'est plus besoin aujourd'hui d'avoir atteint sa majorité, il n'est plus nécessaire, aux États-Unis, d'avoir l'âge de raison pour prêcher la parole de Dieu. On voit, de nos jours, de jeunes évangélistes qui ont une quinzaine d'années et qui ont commencé à convertir les foules quand ils en avaient une huitaine.*

*La biographie des évangélistes qui connurent la célébrité et nagèrent dans l'opulence permet de relever chez tous des traits communs, comme chez les picaros de la vieille Espagne. Bien que Mary Baker Eddy*

*n'appartînt pas au type ambulatoire, car elle fut surtout faiseuse de miracles, fondatrice d'une école de guérisseurs et d'une religion nouvelle des plus lucratives, je la mentionnerai néanmoins au cours de cette brève étude car elle possède, souvent jusqu'aux dernières limites, les caractéristiques des convertisseurs itinérants.*

*La naissance des évangélistes est en général des plus modestes. Mary Baker Eddy (1821-1910), encore qu'elle prétendît descendre de la noblesse d'Écosse, était la fille d'un fermier du New Hampshire. Billy Sunday (1862-1935), fils d'un immigrant allemand nommé Sonntag, était né dans une misérable ferme de l'Iowa sans que son père, qui était à l'armée (où il fut tué), ait eu le temps de le connaître. Aimée Semple McPherson (1890-1944) était aussi un produit de la terre. Son père, fermier canadien, appartenait à l'Église Méthodiste.*

*Le second point commun est l'ignorance, le manque total de culture, même primaire. Mary Baker Eddy arrivait difficilement à écrire deux phrases cohérentes et n'avait de l'orthographe que des notions très vagues. Mais elle était roublarde et, en 1875, à l'âge de cinquante-quatre ans, après avoir pillé effrontément les œuvres d'un guérisseur-hypnotiseur, Phineas Parkurst Quimby, qu'elle truffa de citations de l'Écriture et de références aux enseignements du Christ, elle parvint à faire publier Science and Health, devenu depuis la bible de ses adeptes.*

*« La première édition, dit son biographe E. F. Dakin, était un livre informe, écrit sans expérience, où on relevait à chaque page des contradictions, pour ne rien dire des fautes de grammaire et de composition plus frappantes encore que le manque de logique(2). » Des gens plus compétents l'améliorèrent par la suite.*

*Billy Sunday était aussi ignare, et il s'en faisait gloire. « Je ne connais pas plus la théologie qu'un lapin ne connaît le ping-pong », disait-il à son auditoire qui trouvait cela spirituel et s'en convertissait d'autant mieux. Dans ses prêches il ne manquait jamais une occasion de lancer quelques plaisanteries sur les parents qui envoyaient leurs enfants à l'université. Peu soucieux de l'incorrection de son style oratoire, il aurait pu dire, comme un autre évangéliste célèbre, Samuel Porter Jones : « J'abaisse à dessein mon langage au niveau de mon auditoire. » Mais il eût été difficile à Billy Sunday de se donner une telle excuse lorsque, sur la plate-forme où il se démenait, on voyait fréquemment s'asseoir Theodore Roosevelt, John D. Rockefeller Jr. et le Secrétaire d'État, William Jennings Bryan, tous*

reconnaissants de l'appui qu'il donnait à leur politique et à leurs coups de bourse. Prêcher l'amour du drapeau et la vénération de la richesse, c'était s'assurer de précieuses amitiés. Le président Wilson le recevait à la Maison Blanche.

Aimée Semple McPherson (1890-1944) laissa à l'école la réputation d'une enfant indisciplinée, autoritaire et déjà comédienne. Elle n'eut pas le temps de pousser bien loin ses études car, à l'âge de dix-sept ans, elle épousa un prêcheur ambulante, Holy Roller exacerbé, le Pentecostaliste Robert Semple, avec qui elle partit pour l'Orient évangéliser les Chinois. Elle y fut bientôt veuve et revint sans un sou, mais avec un bébé d'un mois. Second mariage, cette fois avec un garçon épicière, Samuel McPherson ; autre bébé, puis divorce ; et les tournées évangéliques commencèrent.

Il est à remarquer que, chez les femmes évangélistes tout spécialement, le démon de la chair s'éveille de bonne heure, non sans parfois troubler leur système nerveux. Mary Baker Eddy était hystérique dès son âge le plus tendre. Elle le resta jusqu'à sa mort. Crises de nerfs, convulsions, épilepsie, catalepsie. Il fallait la calmer à grand renfort de morphine, à moins que quelque personne obligeante ne la prit dans ses bras et la berçât. Les bras d'homme étaient particulièrement efficaces. Elle se maria trois fois. Une première fois, à vingt ans, avec George Washington Glover, apprenti maçon qui mourut de la fièvre jaune. Huit ans plus tard, elle devint Mary Baker Patterson, ayant épousé un beau dentiste, bien bâti et vigoureux à souhait mais qui, incapable de cohabiter avec cette insensée, l'abandonna et s'en alla mourir ailleurs dans la plus noire misère. Enfin, à l'âge de cinquante-six ans, elle convola une troisième fois avec Gilbert Eddy, un de ses élèves en Science Chrétienne, fils d'un fermier et d'une mère demi-folle. Après avoir travaillé dans une fabrique de voitures d'enfants, il s'était transformé en commis-voyageur d'une maison de machines à coudre. Il était du genre mauviette et il ne fit pas de vieux os. Sa femme l'enterra en 1884 et, sans aller jusqu'à le remplacer, se confia à un intendant-secrétaire, le très inquiétant Calvin Frye. Entre ces maris successifs il y avait eu des « élèves » pour lesquels elle s'enflammait jalousement, quitte à les poursuivre plus tard d'une haine sans merci.

Au début de la carrière évangélique on trouve en général l'influence soit d'un homme du métier (père, grand-père, ou quelque évangéliste de renom), soit de théories à la mode. Le mesmérisme et l'hypnotisme venaient de pénétrer en Nouvelle-Angleterre à l'époque où Mary Baker Eddy était

encore petite fille. Elle subit, par surcroît, l'emprise de la grande prêtresse de la théologie Shaker, Ann Lee qui, estimant que Dieu était à la fois homme et femme, avait transformé le début du Pater en « Notre Père et Mère qui êtes aux cieux... » Mrs. Eddy adopta cette dualité qui lui permit, au sommet de sa carrière, de s'identifier avec l'élément féminin de la divinité. Sa disciple, Mrs. Stetson, même quand elle fut devenue sa rivale, ne mit jamais en doute qu'elle était descendue du ciel.

En 1886, Billy Sunday, joueur professionnel de base-ball, s'étant saoulé avec les membres de son équipe, entendit l'évangéliste Harry Monroe bêler devant la porte du bistrot des cantiques que sa mère chantait autrefois dans la ferme de l'Iowa. Il n'en fallut pas davantage pour le lancer aux trousses de Satan. Comme une secte en vaut une autre il attendit d'être marié pour savoir ce qu'il allait être. Deux ans plus tard, il épousa une presbytérienne et il devint presbytérien. Aimée McPherson fut beaucoup plus précoce. Elle était à peine née que sa mère, Minnie Kennedy, ex-demoiselle de l'Armée du Salut, la consacrait déjà au service de Dieu. Son premier mari n'eut donc pas grand-peine à la convertir au Pentecostalisme qu'il propageait dans les campagnes.

Mary Baker Eddy, nous l'avons dit, n'avait pas l'humeur voyageuse, les vagabondages étant peu compatibles avec ses crises de nerfs. Elle préférait se faire donner le gîte et le couvert dans les maisons où l'on faisait tourner les tables et parler les médiums. Quand ses hôtes, poussés à bout par ses extravagances, la priaient d'aller vivre ailleurs, elle se cherchait d'autres victimes auxquelles elle s'imposait jusqu'au jour où, de nouveau, elle se faisait mettre à la porte. Elle ne sortit jamais de Nouvelle-Angleterre ; Lynn, Concord, Boston lui suffirent. Du reste, pourquoi se serait-elle déplacée ? La plupart de ses adeptes lui attribuaient le don d'ubiquité. En 1909, lors de l'inauguration de son temple de Boston (édifice en forme de croix, surmonté d'une gigantesque couronne et qui coûta la bagatelle d'un million deux cent mille dollars), le nombre des fidèles s'élevait à plus de 40 000 685 succursales et 267 sociétés aidaient à répandre à travers le monde les prétentieuses insanités de Mother Eddy qui, ayant vendu quatre cent mille exemplaires de Science and Health, avait empoché un demi-million de dollars de droits d'auteur. Et elle avait bien d'autres sources de revenus.

Billy Sunday et Aimée McPherson étaient, par certains côtés, d'un style plus classique. En 1893, Billy devint l'acolyte d'un des plus grands

évangélistes de cette époque, J. Wilbur Chapman. Quand celui-ci, deux ans plus tard, renonça à la vie errante pour s'installer pasteur d'un temple de Philadelphie, Billy Sunday ne sut que faire. Le base-ball le tentait encore, mais l'évangélisme offrait des possibilités, surtout pour un gars débrouillard. Il avait déjà volé à son maître sept résumés de sermons (il en volera par la suite à beaucoup d'autres ; son biographe, William G. McLoughlin Jr., estime à 55 %, au bas mot, la proportion de ses « emprunts »<sup>(3)</sup>). Il avait le sens des affaires, des dons indiscutables pour attirer les foules ; il se fit donc soldat du Christ et champion de l'américanisme. En 1920, on estimait sa fortune à un million et demi de dollars.

Aimée Semple McPherson connut des débuts plus pénibles. Après son retour d'Extrême-Orient elle erra du Maine en Floride, vivant au jour le jour, plantant sa tente dans les lieux les plus reculés. Il lui arriva d'avoir faim. Elle avait contre elle les rieurs, les pasteurs collets montés (car elle prêchait la joie et le plaisir de vivre) mais, sans être belle, elle avait du chien. Elle était tenace, éloquente. Aucun scrupule ne l'arrêtait. Elle gagna donc la partie. Arrivée à Los Angeles en 1918 avec dix dollars et un tambourin, elle y inaugura, en 1923, l'Angelus Temple, énorme salle qui pouvait contenir plus de cinq mille personnes.

Ce fut la maison-mère de la nouvelle secte qu'elle venait de fonder : « The International Church of the Foursquare Gospel ». Quand la radio se développa elle obtint son poste d'émission privé et, en 1936, lors du recensement des activités religieuses aux États-Unis, le nombre de ses temples annexes s'élevait à 205 et celui de ses adeptes à 16 147.

Le succès de ces docteurs Knock de l'Évangile s'explique moins par leur sens des affaires que par la connaissance presque diabolique qu'ils ont de leurs concitoyens. Ils savent qu'au début il faut se mettre dans leurs bonnes grâces et, en prenant bien soin de leur faire toujours croire qu'ils travaillent au salut de leur âme, amuser leur ennui, les étonner par de l'inattendu et les éblouir par les signes extérieurs du succès. Une fois qu'on les a bien en main, on peut y aller carrément. Il n'y a pas d'absurdité qu'on ne puisse leur faire avaler. La Science Chrétienne de Mrs. Eddy, par exemple, repose tout entière sur la vieille jettatura italienne, la croyance médiévale dans les jeteurs de sort. Qu'un ennemi vous souhaite du mal, aussitôt vous tombez malade. Mary Baker Eddy niait froidement l'existence de la matière. L'homme est tout esprit et ne possède pas d'organes. Elle

enchantait les grosses dames qui écoutaient ses prônes en leur disant que « l'obésité n'est que la représentation adipeuse qu'on se fait de soi-même en tant que substance ». Du coup, ses adeptes les plus corpulentes se prenaient pour des sylphes. E. F. Dakin remarque incidemment que l'argent fut la seule chose dont Mrs. Eddy ne nia jamais l'existence concrète. Pour cela, en 1930, et pour d'autres raisons aussi, les hauts dignitaires de la Christian Science tentèrent d'empêcher la publication de Mrs. Eddy, the biography of a virginal mind.

Billy Sunday et Aimée McPherson étaient des personnages infiniment plus amusants. Billy Sunday introduisit dans la technique évangéliste le style gouape et casseur d'assiettes. Sister Aimée jouait du sex-appeal en virtuose et capitalisait sur le scandale. Les prédications de Billy Sunday ressemblaient à un numéro du cirque Barnum and Bailey. La Bible remplaçait la balle de base-ball. Pour le bénéfice de son auditoire il la transcrivait en argot du ruisseau, donnait de grands coups de gueule, gesticulait, tombait la veste, sautait en bas de son estrade et y remontait par un saut périlleux, empoignait une chaise, la réduisait en miettes, affirmant que le diable y était assis et qu'il était temps d'en finir avec le Prince des Ténèbres. Le public était délirant et ne tardait pas à sentir que l'Esprit Saint descendait en lui. On se précipitait alors vers l'envoyé de Dieu et l'on faisait une profession de foi spectaculaire. On ouvrait également son portefeuille car, bien qu'il prêchât le mépris de l'argent (« Il y a de la noblesse dans la pauvreté », déclarait-il avec impudence), Billy Sunday n'avait pas son pareil pour dénouer les cordons des bourses. Un de ses procédés consistait à crier : « Que tous ceux qui sont prêts à donner un dollar se lèvent ! » À cette minute même, le petit orchestre de trombones et cornets à pistons dont il se faisait accompagner entonnait l'hymne national. Automatiquement, l'auditoire se levait. En réalité, Billy Sunday était surtout un sergent de recrutement pour les dénominations protestantes qui lui donnaient leur appui financier. Aussitôt converti, on allait se faire inscrire dans les sectes les plus généreuses. Le Révérend Sunday était donc, pour certains pasteurs, une valeur de placement, et chacun y trouvait son compte. Malheureusement, les conversions n'étaient pas toujours très bon teint. Une fois Billy parti et l'hystérie calmée, les néophytes retombaient dans leurs errements. Les temples se vidaient peu à peu et les pasteurs s'apercevaient que des actions cotées en Bourse auraient payé des dividendes plus substantiels. Cela explique, en partie, le déclin de Billy

*Sunday* après la triomphale année 1917 où il vint balayer les impuretés de New York tout en célébrant l'entrée en guerre des États-Unis.

Aimée Semple McPherson, aidée de Minnie Kennedy, son honorable mère, savait tout aussi bien mener sa barque. Ses moyens étaient différents. Elle n'avait pas l'appui des Églises réformées car elle n'était pas pourvoyeuse de fidèles. Elle les gardait pour elle. En 1936, ses adeptes dépassaient 15 000. Elle les traitait fort bien, leur offrant, en plus du salut de leur âme, de multiples divertissements. Ses charmes personnels tout d'abord : chevelure d'un blond vénitien provocant, tordue en pyramide, robes évangéliques, mais suggestives et sorties des meilleures maisons, éloquence chaude et persuasive. Mais son plus gros atout était les tableaux vivants. Toute l'Histoire Sainte y passait, remise au goût du jour. Nul doute qu'aujourd'hui elle eût organisé des séances de strip-tease pour inspirer l'horreur de Salomé laissant tomber son septième voile aux pieds d'Hérode. Son audace n'avait pas de bornes. On le vit bien lorsque, le 18 mai 1926, étant allée à Ocean Park se baigner, elle disparut. On la crut noyée. On vendit sur la plage fatale des gravures la représentant marchant sur les flots, comme le Christ, Bible en main, et une grosse fleur à son corsage, en route vers le Paradis. Elle était en route en effet, mais vers un petit cottage de Carmel (à quelques milles au sud de San Francisco) où l'attendait l'ancien opérateur de sa radio privée, Kenneth G. Ormiston, boiteux, un peu chauve, mais par ailleurs joli garçon. Pendant qu'Aimée se délassait ainsi de ses fatigues évangéliques, maman Kennedy se chargeait des services divins et organisait une quête colossale dans le but d'élever à sa fille un mausolée somptueux. L'argent entrait à flots. Entre deux crises de larmes, Minnie faisait les comptes. Et c'est alors que le vaudeville commence(4). Le 25 mai, on apprend que ce n'était pas le Seigneur qui avait rappelé à lui la plus belle de ses servantes, mais des bandits qui, l'ayant enlevée et menée au Mexique, réclamaient pour la rendre 500 000 dollars. Aussitôt, services religieux à l'Angelus Temple et quête pour payer la rançon. Le 23 juin, la victime reparaît aux États-Unis sans l'aide de personne et raconte son évasion à travers un désert plein de cactus et de bêtes sauvages. Mais, comme elle était fraîche comme une rose et n'avait même pas dépoussiéré sur ses souliers, quelques esprits sceptiques flairèrent le canular. La police prit l'affaire en main et, pendant sept mois, la presse américaine étala devant ses lecteurs tout ce que peut offrir la lie d'un peuple quand elle remonte à la surface. Aimée McPherson, acculée

aux mensonges les plus flagrants, payait des faux témoins qui, plus tard, se rétractaient. Des juges courtelinesques se débattaient dans des imbroglios qui eussent effrayé Feydeau. De guerre lasse, le 10 janvier 1927, le tribunal, n'en pouvant plus, acquitta toute cette racaille. Sister Aimée les avait eus par la fatigue. Dès le lendemain, elle partait pour une tournée triomphale à travers les États-Unis. À aucun moment elle n'avait perdu le nord ni oublié ses devoirs de fille de Jésus-Christ (titre qu'elle se donnait volontiers). Les interrogatoires à peine terminés, elle se précipitait à l'Angélus Temple et retraçait pour ses fidèles, en tableaux plus vivants que jamais, les étapes de son calvaire. La meilleure de ses pantomimes fut « La Marche des Martyrs », présentée, le 3 octobre 1926, devant plus de 40 000 personnes extasiées. Dans le fond de la scène se dressait une immense croix sur laquelle, pour clore le spectacle, des lumières habilement placées jetaient l'ombre d'Aimée McPherson, les yeux au ciel et les bras étendus. Cette année 1926 fut l'apogée de ce génie de la publicité. Le 20 septembre 1944, sa mort ne fit pas grand bruit. Cependant, elle avait encore des disciples, et l'on cite le cas de soldats, en occupation en Europe, qui sollicitèrent une permission afin de se rendre aux obsèques de Sister Aimée. L'histoire ne dit pas si c'étaient des garçons pour qui, au hasard de ses tournées, elle avait eu quelques bontés.

Mais il faut maintenant nous rapprocher des héros de Flannery O'Connor et, pour cela, descendre les degrés de l'échelle sociale. Que trouvons-nous ? Des évangélistes de petite envergure qui, ne pouvant pas se permettre le luxe des temples et tabernacles accommodant des milliers de personnes, continuent la vieille tradition des tentes qu'ils dressent à proximité des villages et où ils attirent leurs victimes par des lectures bibliques, des baptêmes, souvent des guérisons miraculeuses. Il leur arrive d'être arrêtés pour exercice illégal de la médecine. Ainsi, en 1956, à Miami, un nommé Jack Coe, évangéliste des « Assemblies of God », vit sa carrière interrompue par la police. Il dut admettre au tribunal qu'en cinq ans il avait amassé la somme coquette de 500 000 dollars<sup>(5)</sup>.

La majorité des petits évangélistes itinérants se borne à des recettes plus modestes. Ils forment une véritable cour des miracles où grouillent, parmi quelques pauvres illuminés, des repris de justice, des escrocs, des pervers et des fous de toutes les espèces. Leurs ancêtres remontent au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Dès 1802, un prêcheur ambulant du nom de Grenade avait introduit dans les États du Sud les « shouting revivals » où l'auditoire après

quelque temps se mettait à hurler, signe, disait cet homme de Dieu, que l'Esprit Saint commençait à souffler. Au bout d'une heure ou deux il soufflait si vigoureusement que tout le monde s'envolait dans les taillis et les fourrés et s'y livrait à des partouzes auprès desquelles bacchanales et priapées n'étaient que jeux d'enfants. Cette variété de « revival » facilita plus tard les escroqueries du fameux bandit-évangéliste-méthodiste John Murrel qui attendait que ses auditeurs fussent en transe pour leur passer de la fausse monnaie et leur vendre des esclaves qu'il avait volés à leurs maîtres. En se rendant d'un meeting à un autre il arrêtait les voyageurs sur la route, les tuait, les fendait dans toute la longueur, les vidait comme des poulets, les recousait après les avoir emplis de pierres et de sable et les jetait dans les rivières d'où ils ne risquaient pas de revenir. Nous voilà très loin de l'évangéliste qu'analysa Alphonse Daudet.

La pègre évangéliste étant infiniment plus riche en complexités, et plus haute en couleur, apparaît beaucoup plus souvent dans le roman américain contemporain que les aigrefins millionnaires dont les rouages se démontent assez aisément. Un livre, néanmoins, évoque Billy Sunday et Aimée McPherson. C'est le fameux Elmer Gantry de Sinclair Lewis(6). On trouverait également plus d'une ressemblance entre Aimée McPherson et Edith Flemming, l'héroïne d'un roman médiocre de Howard Otway, The Evangelist(7). Mais c'est aux romanciers du Sud qu'il faut recourir pour savoir ce que l'on trouve dans les eaux sales des basses formes d'évangélisme qu'ils ont constamment sous les yeux. Ils y puisent soit le thème central de leurs romans, soit des personnages, hommes ou femmes, cupides, débauchés et en général d'un comique qui se prête aisément à la caricature.

On se rappelle que, dans Tandis que j'agonise de William Faulkner(8), Jewel est l'enfant du péché qu'Addie, sa mère, a commis avec le Révérend Whitfield. Celui-ci, revenant près d'Addie mourante avec l'intention d'implorer le pardon de Anse, le mari, se contente, en bon tartuffe, le murmurer : « Que Dieu bénisse cette maison. » Le Seigneur, pense-t-il, acceptera, dans sa miséricorde, l'intention en place de l'action. Je citerai encore Sister Ida(9) que Truman Capote fait promener dans son camion avec ses quinze enfants – les uns adoptés, les autres de pères différents dont

elle ne connaît pas les noms – et parmi eux, Little Homer Honey, le petit évangéliste cow-boy, dont la publicité est rédigée comme suit : « Laissez Little Homer Honey attraper votre âme au lasso pour l’offrir au Seigneur. » Les lecteurs de *La route au tabac de Caldwell*(10) n’ont pu oublier Sister Bessie, l’évangéliste nymphomane, son mariage burlesque avec le jeune Dude, et l’hôtel où elle passa la nuit à courir d’une chambre à l’autre. Nous devons aussi à Erskine Caldwell *Les voies du Seigneur*(11) où Semon Dye soutire l’argent des maris dont il viole les femmes et les filles, et organise des « shouting revivals » à la mode du Révérend Grenade. Il faudrait rapprocher de cet édifiant personnage le sinistre Harry Powell dont Davis Grubb a tracé le portrait dans *The Night of the Hunter*(12). Ayant appris que deux enfants connaissent la cachette où leur père, avant d’être pendu, a dissimulé un trésor, Powell les poursuit, la Bible dans une main et un poignard dans l’autre, pour que, sous les tortures s’il le faut, ils lui révèlent le secret. L’action se passe dans l’ouest de la Virginie.

Mais, jusqu’au jour où Flannery O’Connor commença à écrire, les évangélistes n’avaient jamais trouvé quelqu’un qui sût les apprécier à leur juste valeur et les peindre tels qu’ils le méritent. On ne faisait qu’effleurer la surface. La sagesse dans le sang et la plupart des contes du recueil *A Good Man is Hard to Find* vont enfin au fond du sujet.

Née à Savannah (Géorgie) en 1926, Flannery O’Connor fit ses études au Georgia State College for Women de Milledgeville puis à l’université d’Iowa où elle suivit les cours de Paul Engle. Contrainte de vivre à la campagne pour raison de santé, elle habite avec sa mère, Mrs. Regina Cline O’Connor, dans un vaste domaine à quelques milles de Milledgeville. Elle a relativement peu lu, l’intérêt qu’elle porte aux problèmes spirituels l’inclinant vers le travail en profondeur plutôt que vers la dispersion en surface. Le dilettantisme n’est pas son fait. Elle y a gagné une maturité d’esprit et une gravité que je n’ai guère trouvées que chez William Goyen, son aîné de dix ans. Il était donc inévitable qu’elle s’intéressât à ceux qui bafouent ce qui lui tient le plus au cœur et qu’elle les flagellât comme il se doit. Elle se trouva ainsi amenée à présenter le monde sous une forme dont la violence atteste la sincérité. « Pour moi, a-t-elle écrit, le sens de la vie repose dans la Rédemption du Christ, et ce que je vois dans le monde, je le vois en relation avec cette conviction... À mon avis, les écrivains qui voient le monde à la lumière de leur foi chrétienne seront, à notre époque, ceux qui auront les meilleurs yeux pour saisir le grotesque, le pervers et

*l'inacceptable... La Rédemption n'a pas de sens pour qui n'en voit pas la raison et, depuis quelques siècles, s'est infiltrée dans toute notre culture la croyance séculière qu'une telle raison n'existe pas... Le romancier chrétien trouvera donc dans notre vie moderne des distorsions qui lui seront odieuses, et le problème qu'il aura à résoudre est celui de savoir comment faire apparaître ces distorsions à des lecteurs accoutumés à les trouver très naturelles. Il pourra être amené à forcer la violence de ses procédés afin de communiquer sa vision à un public hostile. L'écrivain qui peut espérer que son public partage les mêmes idées que lui peut se détendre et employer, pour s'adresser à lui, des moyens plus normaux ; mais, dans le cas contraire, il faut user de la méthode de choc, crier pour que les sourds vous entendent et dessiner, pour ceux qui sont atteints de quasi-cécité, de grandes figures surprenantes(13). »*

*À la lumière de cette citation, je ne crois pas qu'on puisse se tromper sur l'interprétation qu'il convient de donner à La sagesse dans le sang. Dans le monde tragi-comique de ces évangélistes – Asa Hawks, le faux aveugle, Onnie Jay Holy, le guitariste, et l'illumine Hazel Motes (le seul qui soit sincère dans la folie où l'a plongé son hérésie), on ne trouve que caricatures sacrilèges. Le Christ y prend la forme d'une momie, le tabernacle y devient une table de toilette. Tout est avili et grotesque. Pour décrire ce monde, Flannery O'Connor a su trouver la seule langue qui fût appropriée, un humour noir, allié à une brutalité qui n'a peur ni des mots ni des scènes. « Le style de Flannery O'Connor, a écrit William Goyen, est serré jusqu'à l'étouffement, aussi direct, aussi brutal que l'ordre donné à un peloton d'exécution de tirer sur l'homme debout devant le mur.(14) »*

*Miss O'Connor vient de terminer un nouveau roman dont le titre, The Violent Bear it Away, est tiré de l'Évangile selon, saint Matthieu : « Et, depuis ce temps de Jean-Baptiste jusqu'à présent, le royaume des cieux se prend par la violence et ce sont les violents qui l'emportent. » On y trouve encore un faux prophète comme devait l'être le grand-père de Hazel Motes. L'humour n'a pas fléchi, la densité non plus. La richesse d'invention est toujours là, l'originalité de la vision aussi. Ce troisième livre ne fait que confirmer le talent – exceptionnel dans sa génération – de son auteur, jeune fille réservée, trop modeste, toujours un peu hésitante quand on l'interroge sur son œuvre. Elle préfère parler de ce qui occupe ses loisirs, la peinture et l'élevage des paons. Une trentaine de ces bruyants oiseaux décorent les terrasses et les pelouses de la demeure familiale où elle vit à l'écart de*

*toute publicité. Elle se plaît à étudier leurs mœurs, à observer les tactiques de leurs combats et les ravissantes arabesques de leurs jeux de cache-cache autour des arbustes. À l'heure où le soleil se couche ils s'envolent dans les branches des cèdres qui bordent la basse-cour. Le paysage de Géorgie devient alors un paysage japonais, et la seule vue de ces bêtes somptueuses alignées sur le ciel où la lumière s'éteint permet à Miss Flannery O'Connor de croire encore à la beauté et à la douceur de la vie.*

MAURICE-EDGAR COINDREAU  
*(Princeton University, 1959).*

- 1 *New York Herald Tribune*, 15 fév. 1957. (Toutes les notes sont de l'éditeur.)
- 2 *Mrs. Eddy, the biography of a virginal mind* (Charles Scribner's Sons, New York, 1930, p. 98).
- 3 *Billy Sunday was his real name* (The University of Chicago Press, Chicago, 1955, p. 165).
- 4 On en trouve le récit, jour par jour, dans *The Vanishing Evangelist*, par Lately Thomas (Viking Press, 1959)
- 5 *Newsweek*, 27 fév. 1956.
- 6 Traduction Régis Michaux (Fayard, coll. « Univers », Paris, 1932).
- 7 Harper, New York, 1954.
- 8 Gallimard, coll. « Du Monde entier », Paris, 1934.
- 9 Truman Capote, *La harpe d'herbes* (Gallimard, coll. « Du Monde entier », Paris, 1952).
- 10 Gallimard, coll. « Du Monde entier », Paris, 1937.
- 11 Traduction Robert Merle (Gallimard, coll. « Du Monde entier », Paris, 1950).
- 12 Harper, New York, 1953.
- 13 « The fiction writer and his country » (*The Living Novel, a symposium*, McMillan, New York, 1957, p. 156-164).
- 14 Compte rendu de *Wise Blood*, *New York Times Book Review*, 18 mai 1952.